

Anne-Lise Grobéty

Infiniment plus

roman



camPoche

« Infiniment plus »,
a paru en édition originale en 1989
chez Bernard Campiche Éditeur, à Yvonand

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
de livres de poche suisses en langue française

« Infiniment plus »,
cent soixante-dix-neuvième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le dix-septième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Daniela Spring et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche
Photographie de couverture: Philippe Pache
Photogravure: Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure: Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-179-0
Tous droits réservés
© 2006 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

Ainsi,
en un instant,
j'ai noué à ma mère ;
ainsi,
sur la pointe d'épingle du temps,
j'ai noué à la vie et au printemps.

Mais,
nouer à soi-même et nouer au monde
— nouer à l'amour ! —
prend beaucoup plus de temps.

Infiniment plus de temps...

UN

*Dans la serre de l'instant,
le corps,
doucement,
à éclore...*

*Inavoués vertiges,
vrilles intestines !*

La première chose — je ne m’y attendais pas !
— cette question : comment savoir où, très exacte-
ment, faire commencer l’histoire ? à quelle section
du fil sur la bobine qui se dévide ?
Un jour plus tôt — pourquoi pas ?
Car l’enchaînement des gestes et des paroles,
l’enchaînement des jours et des heures ne peuvent
aisément se briser comme on rompt un pain en
morceaux...

Pourtant, il faut bien décider d’une première bouchée.
Mais alors, quel mot vaut-il plus qu’un autre dans
cette histoire pour qu’on lui donne la priorité sur
tous les autres ?
Quels mots, quel instant, poussés en avant les
premiers ?
Et, en fin de compte, s’agit-il bien d’une histoire
— ou seulement d’un peu d’espace dérobé au
temps, détourné du flux intestin de la mémoire au
profit du présent ?
D’ailleurs, pourquoi faudrait-il toujours qu’il y ait
une histoire et un commencement ? On devrait
pouvoir s’en tirer autrement puisque chaque instant
est lui-même le début d’une autre histoire, segmen-
tée différemment...

Et encore : pour celle-ci — si c'en est une — faut-il décider également, dès maintenant, de sa distance ?

Même avec si peu d'expérience, je sens bien à quel point c'est déjà l'orienter que de choisir l'instant où elle commence ! Et combien, selon sa durée présumée, combien elle pourra être différente...

Différente.

Le plus simple,
cela se fait parfois,
serait de faire commencer l'histoire à ma naissance.
Mais, à l'évidence, ce n'est pas là qu'elle commence !
Et s'il faut vraiment en arriver à cette extrémité,
comment être certaine, alors, que cette histoire n'a
pas déjà précommencé avant que je sois née, insérée
dans la petite mécanique de ceux qui m'ont mise au
monde ?...

Mise au monde !

J'étais sûre qu'il n'y aurait pas long à attendre avant
le premier accroc : mise au monde !

Si peu mise au monde, justement... Seulement
déposée

précautionneusement

(chaque syllabe comme autant de gestes décomposés
en mouvements pour éviter les à-coups, les secous-
ses)

dans la corbeille d'osier de leur petit monde à eux,
protégée par ces épaisses tentures à fleurs déployées

tout autour de moi pour cacher les vilénies du vaste monde sur lesquelles, deux précautions valent mieux qu'une, on ne cesse de coudre ces housses cossues tout exprès pour moi, on ne sait jamais ce qui pourrait avoir la perfidie de dépasser de toute la laideur de son ourlet, ah si j'avais à blesser mon jeune regard aux vilaines choses du monde, ah si j'avais à déchirer ma chair de guimauve aux gravillons trop durs de la réalité!

— et tous ces coussins cossus poussés à mes genoux, et cette vigilance de tous les instants pour que je ne voie jamais l'autre versant sombre de la vie, et cette vigilance, car leur petite fée, notre petite Iona chérie, si on n'y prend garde, ne risque-t-elle pas de se transformer, comme les autres enfants, en un petit être diabolique?

Déjà, je m'égare.

Mais, quelle ivresse de goûter sans délai au luxe de se tenir en équilibre sur le mince câble d'acier qui retient ensemble réel et imaginaire, en équilibre sur le fil d'une histoire, plume en main comme un balancier,
en équilibre! Moi qui ai dû,
aux alentours de ce qui pourrait tenir lieu de fin à cette histoire,

me lancer sur ce même câble les mains vides et les pieds gelés, oscillant tantôt d'un côté, vacillant dangereusement de l'autre, et la chute finale sous le regard incrédule, puis rempli de souffrance, de mon public clairsemé...

Et ce luxe, désormais :
décider en toute impunité de ce qu'on retient,
en toute lucidité de ce qu'on écarte ;
décider de cette réalité injectée, en quelque sorte, de
cette vérité de contact, « de cette vérité superficielle
et d'accident »...
Décider aussi du précieux, pour moi, de tout ce qui
n'y apparaîtra peut-être pas.

Mais y lira-t-on le poids de l'absence et du manque,
et tout ce qu'ils ont pesé sur moi pour que naisse
cette histoire ?
Y lira-t-on ce qu'il faut de silence autour de soi pour
ronger l'os de la mémoire ?

De toute façon, les faits sont les faits
et on ne peut les modifier sans pincement de cœur.
On peut, certes, les escamoter, on peut les amener
par la tangente, les poser de travers...
Mais peu importe, puisque le plus souvent les faits
ne sont pas l'essentiel : ils ne sont que le support de
l'essentiel qui, lui, se tient à distance, hors du
champ visible. En sous-traitance, ce sont les mouve-
ments intérieurs, les glissements du terrain des
pensées les unes vers les autres, l'implosion qui
précède l'émergence du sentiment menant au geste,

la pulsion esquissant l'attitude qui va s'inscrire dans
l'espace, la progression intestine des muscles, l'ébau-
che des sensations,
tout ce travail invisible à l'œil et au souffle,
ce tracé comme celui dans le ciel du trajet des étoi-
les,
les vrilles du dedans,
le vertige des grands fonds d'avant les mots,
la certitude du manque,
l'angoisse au bout de sa branche morte

— tout ce qui finalement forme l'essentiel sur
quoi s'agrippe cette histoire, comment le retrouver
après toutes ces années ?

Car il a fallu attendre longtemps que les turbulences
de l'air se soient calmées, que gestes et paroles
dispersés loin à la ronde soient refondus ensemble...
Mais retrouver ce qui, au milieu des gestes et des
mots de tous les jours, s'était mis à manquer ? Il y
avait toujours quelque chose de franchement absent
qui rôdait dans le plein des journées — et c'était
mon histoire qui commençait, mais où exactement ?

Si je me pose ces questions, c'est que je ne me les
suis jamais posées jusqu'ici ; et qu'il faut bien
commencer par là si l'on veut aller de l'avant,
comme j'en ai l'intention.

Alors,
où commence cette histoire ? à laquelle des bobines
arrêtées sur leur axe ?

On pourrait peut-être dire : le jour de mon arrivée
là-haut, au lendemain de Pâques, tant pendant très
longtemps il y a eu, au fond de moi, la certitude que
c'étaient bien eux

— cette ville, ce lieu —

qui avaient tout déclenché en sous-sol, dès l'instant
où j'avais posé le pied sur le trottoir, ce soir-là, vers
dix-huit heures je crois,

— alors que la ville, dans sa sournoiserie qui ne
cesserait de se confirmer de mois en mois, s'était
déjà jeté sur les épaules une cape de grosse laine
rêche et noire, détrempée par une longue course
tout le jour sous la pluie... Ah, cette présence de
bête mouillée et souillée, ces soies puantes, à épier
mes premiers pas, ceux d'une proie facile, s'est-elle
sûrement dit, je sens encore son souffle épais, son
poil de nœuds durcis qui se soulève dans l'ombre, le
poids de son regard caché au fond de son grand
capuchon de forêt noire, cette odeur de branches
détrempées, de vieille neige négligée qui ne fait
plus le ménage ni sa toilette : une gifle aux narines
encore orgueilleusement tapissées des fragrances
d'un printemps clinquant de frais, noué en fleurs et
en bouquets...

Bien qu'il paraisse plus logique, quand on y songe,
de faire prendre son envol à cette histoire avant, au
moment de la décision

— ta lubie, disaient-ils, surpris et contrariés
par ce qui n'était pas dans l'ordre des choses
pour eux —

de prendre ce poste in extremis pour une année
scolaire et d'aller m'installer dans cette ville étran-
gère, à mille mètres d'altitude, tandis que Maurizio
terminerait ses derniers examens avant notre
mariage. Ta lubie : oui, c'est vrai que cette envie de
partir a percuté ma cervelle comme une balle élas-
tique ! Bong ! La secousse immense, une fraction de
temps ridicule et tout ce que ce choc allait, plus
tard, entraîner... J'entendais Marcelle parler de ce
poste lâché brutalement par l'une de ses amies
tombée malade, j'entendais le nom de la ville impos-
sible à retenir la première fois, je l'entendais me
demander : et toi ? le poste ne t'intéresse pas pour un
an ? ... Bong, ma lubie !

Mais,
pour faire mouche du premier coup,
il faut bien que cette idée se soit déjà exercée sur
moi, il faut bien qu'il y ait eu, tout au fond, au
moins une cellule vivante déjà, une infime levure de
cette idée-là sur laquelle allait pousser cette
histoire ; pourtant, dans l'herbier de ma mémoire,
rien : aucune trace nulle part...
Et c'est peut-être ce qui m'effraye le plus avec le
recul, de n'avoir pas eu la moindre intuition, aussi
fine qu'un filament, de ce qui me poussait à cette
grossière séparation provisoire d'avec eux, ma mère,
Maurizio, mes oncles, mes tantes, mes amis,
grossière

quand on la ramassait par pleines poignées dans
leurs regards, grossière,
indécente même — ces choses qui ne se font pas! —
cette décision de m'installer loin d'eux
— ailleurs...

Dans les quelques semaines qui ont suivi, toute ma
concentration a porté sur la réalisation du projet, en
occultant les causes, sûre d'être dans le juste en me
disant qu'apprendre à vivre seule avant de vivre à
deux est une bonne expérience, que se séparer un
peu n'est pas une mauvaise chose et que se plonger
dans un univers scolaire différent ne peut être que
stimulant... D'autant plus que tout semblait s'im-
briquer sans que j'aie à faire un quelconque effort :
en me cédant son poste, l'amie de Marcelle me lais-
sait un petit appartement meublé dans le nord de la
ville et le directeur de l'école, du Gymnase comme
on disait là-haut, tout heureux de trouver quel-
qu'un au pied levé, avait cru sur parole à mes quali-
tés!

Mais commencer l'histoire ici

— alors que je ne soupçonnais même pas l'exis-
tence de cette flaque de liquide trouble tout
au fond duquel s'agitait à peine, informe
encore, une unique cellule en attente?

alors que je n'entendais ni petit grincement discordant ni roulis de roue dentée et que, pire, je n'aurais même pas eu l'idée ou l'envie d'écouter au plus profond s'il pouvait s'y passer quelque chose de troublant?...

Je fis les préparatifs du départ dans une inconscience totale, à peine portée par un sentiment étrange que j'attribuais à l'investissement minimal qu'exigeait la situation.

Et, de toute façon, le bruit de leurs voix, le bruit de leurs paroles, qui en faisaient encore plus que d'habitude pour se rassurer,

aurait couvert n'importe quel fracas intérieur!

Bien sûr, leur inquiétude suffirait peut-être à justifier qu'on place le début de l'histoire ici; car inquiets, ils l'étaient... Et avec le recul, j'en suis à me demander si eux n'avaient pas eu à ma place l'intuition de la fissure que j'ouvrais en même temps que mes valises.

Si j'avais tenté d'écrire ces lignes peu après ou pendant ces événements, j'aurais probablement choisi de commencer mon récit au moment de la rentrée scolaire, à mi-côte d'avril, un de ces matins qui promet tant qu'on entend déjà, là-haut, quelques fillettes miauler pour que leurs mères les laissent troquer leurs collants contre une paire de longues chaussettes...

Mais, franchement, quelle importance peuvent bien avoir ces premières journées d'école dans cette histoire? Quelle importance que cette nouvelle

fournée d'élèves dont je ne me souviens guère : d'eux
tous, de leur agitation gentille, de leurs pitreries
douces, que me reste-t-il
sinon eux deux ?

Eux deux...

Être à nouveau si près de leurs noms et ne pas oser,
pas encore, les tâter du bec de la plume, ne pas en-
core oser glisser sur les boucles des lettres de leurs
noms, hésiter aussi à écrire

leurs vrais noms,

hésiter à leur en broder un autre...

Ces hésitations qui s'égrènent et dont la grappe est
à peine entamée... Tout vient à son heure me
surprendre. La griserie m'entaille tout de même un
peu face à ces libertés nouvelles avec lesquelles négocier
à chaque phrase et qui flottent devant mes yeux
comme les milliers de floconnets des peupliers noirs,
qui s'accrochent en duvets de nains dans l'air d'été ;
mais le vertige aussi : jusqu'où s'élancer derrière
eux ? jusqu'où s'élever à leur poursuite,
eux qui se déversent dans l'air trop bleu au-dessus
du lac

— alors qu'ils ne sont qu'ébauches de formes ?

Le doute, pourtant, me saisit : ne serait-il pas mieux
de ne pas chercher sur la bobine emmêlée où se tient
debout le début

et de s'arrêter là ? de ne pas parler d'eux, repousser
cette histoire en sous-sol où elle sait reposer silen-
cieuse depuis si longtemps, et continuer à marcher
par-dessus sans s'en soucier ?

Mais, pour renoncer maintenant, il n'aurait pas fallu remonter dans la ville ni arpenter de nouveau ses trottoirs après toutes ces années, car trop de choses sont venues par les pieds et trop de choses, déjà, y sont remontées ! Déjà, la voûte plantaire sent au milieu de quelles tensions ces couches profondes continuent de se chercher sous la croûte ; certes, ce n'est plus guère la menace de jadis, celle d'être broyée dans les frottements d'écorce et engloutie dans le bouillonnement d'entrailles, mais ne s'en obstinent pas moins quelques secousses bien senties parfois qui rappellent le souvenir des vieux séismes...

Alors,
l'histoire pourrait-elle avoir commencé quand ils ont surgi devant moi pour la première fois, d'une pâleur argentée dans la poudre de lune de ce soir tiède, sous la soie noire des marronniers, la fête aux tempes ?
Naturellement, à ce stade je pourrais encore renoncer à frictionner mon corps avec l'onguent brûlant de cette histoire et laisser ma peau sans l'odeur de ces événements ; ce serait accepter d'être, comme tant d'autres, quelqu'un qui n'a rien à raconter, rien,
et me taire ; mais cette histoire pourrait tout aussi bien commencer quand mon corps traçait derrière

eux, dans l'axe éblouissant du désir, que rien ne pouvait me retenir de surprendre leur étreinte entre les fentes du bois, avec le soleil déjà moite de cette fin d'après-midi d'octobre huilant mes épaules, commencer là, peu importe, et se terminer quand sur l'herbe humide, les ombres des sapins, des souches et des buissons s'étaient rejointes, peu avant que la nuit ne les noue pour les tenir serrées ensemble jusqu'au matin...

Mais je vois déjà vers quel bourbier je marche si je cadre de cette manière et que je vise pour seule distance de cette histoire cet après-midi d'octobre : s'il n'y avait que cela à raconter, combien de choses n'auraient pas besoin d'être dites!... Ce serait trop beau si les gestes n'avaient fait qu'implorer sur cette étroite bande de fréquence du temps ! Ce n'est pas le cas, évidemment, et même si je décidais que c'est là, dans l'incontournable treillis des fils d'or de la lumière, que cette histoire a commencé, rien ne serait résolu. Car, à peine aurai-je décidé où commence l'histoire qu'il faudra déjà savoir où elle s'est terminée...

Peau élastique tendue sur le tambour du temps, laque brillante à étirer patiemment sur la surface des jours devenue mate, du bout du pinceau usé de la mémoire, aux poils collés ensemble et durcis après toutes ces années, me voilà donc au travail avec mon histoire ! à tendre le tissu sur le tambour, à étaler la laque à la pointe

d'une plume neuve sous laquelle virevolte maintenant une nouvelle hypothèse : et si cette histoire avait commencé au moment où je me suis trouvée à l'entrée de cette grande pièce sombre, sentant leur présence contre les murs, quand la lumière les a sortis brutalement de l'ombre, quand j'ai compris, comme un autre rebond dans ma conscience, leur longue attente de morts vivants, dans l'ocre rose et le gris bleu, tous arrêtés dans la chrysalide de leur image à l'heure où le peintre était au travail ? Ces êtres dont on avait pris la beauté de la vie pour les épinglez dans la souffrance de l'immobilité, ce trouble profond, cette flaque de malaise comme lorsqu'on respire une colle de poisson, ce quelque chose de vivant détourné surnoisement de son état premier...

C'est autour de cet instant qu'il faut chercher pour commencer ; là ou juste à côté,
un rebond,
un choc,
quelque chose de violent dans l'œil et le ventre,
un mélange d'émotions extrêmes, leur prostration et le mouvement d'un ballon, j'y suis, il ne s'agit plus de reculer,
autant le dire : c'est très précisément là, sur le terrain de sport, juste à côté de l'école,

on était fin juin,
où ce garçon
il était presque six heures
ils jouaient, tout un groupe de garçons, bruyam-
ment, la bonne grossièreté de leurs bourrades,
j'écoutais sans vraiment les regarder
à l'instant où ce ballon
mais où avais-je donc la tête pour passer sous le
cheval de bronze cabré et non pas en haut à côté de
lui comme d'habitude ?
à l'instant où ce garçon a tendu la jambe en arrière,
pointe du pied vers le sol, tension des muscles de sa
cuisse nue,
où ce ballon
a jailli
contre le paysage arrêté de mon corps
blanc dans l'air rose ocre
et moi qui le voyais arriver, j'étais juste dans son axe,
oui : c'est là et à cet instant précis que cette histoire
a commencé,
quand ce ballon a décollé
c'est avec la secousse dans le ventre
et le ventre brutalement réveillé
— que commence cette histoire.

Mais la pré-histoire ?

Tomba ininterrompue une pluie fine et sans force
qui cassait le paysage en fines lamelles,
tombant à peine de biais parfois, sous la poussée
moite d'un brouillard couvert d'engelures,
tombée des heures avec la même insistance...

Voilà, après toutes ces années, ce qui reste dans ma
tête de mes premières journées là-haut : j'étais
debout face à une ville engoncée dans un vieux
tailleur à rayures grises, attablée à un silencieux
banquet.

Des journées immensément immobiles où la pluie
remontait inlassablement la clé de sa mécanique,
des journées piétinant sur place dans leurs flaques,
où rien n'avance,
ni l'heure
ni la pluie
ni le brouillard gris qui enfonce sans bouger la forêt
sous son pouce...

Même les corneilles

— et comme je les ai tout de suite détestées —
même les corneilles semblent retenir leur vol dans
l'escarre incolore du ciel, les corneilles un instant à

la rigidité d'un fusain,
rien ne bat,
ni ne frémit
aucune aile ne cille
dans l'espace bas...
Je suis au centre d'un vide immense, déjà en perte
d'existence.

Installer mes vêtements et mes livres, mes quelques
affaires tirées des valises, dans ce petit appartement
me prit beaucoup trop peu de temps.
Encore quatre plates journées avant la rentrée.
À pluie
et à lire un peu.
À regarder dehors pour inspecter la ville. Et je
retrouvais ce qu'avait tenté de dire Marcelle: la
ville coincée dans la vallée qui s'y étend rectiligne...

Bien entendu, de chez moi, elle n'offre d'abord que
ses toits sépia et rouille, l'invincible armada de ses
cheminées, ses lucarnes comme des chouettes guet-
tant arrimées de biais sur les tuiles.
On sent bien la descente jusqu'à l'artère principale
d'où les rues remontent vite contre la pente sud et le
gris, le blanc, le jaune des façades en face... Tout près
d'ici, à droite de la maison, un long escalier dont on
ne voit pas les pieds relie la dernière longue rue au
nord, qui s'étire d'ouest en est de tout son long, au
quartier ici en haut, fait de petites rues et de villas qui
renoncent bientôt, acculées à la pente de la forêt.
Une piste de renard irascible,
de la fenêtre du nord aux deux fenêtres du sud,

des regards sans complaisance à un alignement de
rues qui ne me dit rien de bon ;
une piste qui se creuse dans un pitoyable désœuvrement
où chaque bouchée à mâcher était déjà un
geste de trop, dans une désastreuse inquiétude, avec
roulé en boule, serré,
le lent déroulement des anneaux du sentiment de
m'être fait piéger,
un étroit bandeau de colère et de peur au front, à la
racine des cheveux, comme un animal dont une
grosse touffe de poils vient juste de se prendre dans
une mâchoire de fer,
fâchée contre moi d'avoir à rester là pour longtemps,
reculant chaque heure l'instant où il faudrait sortir,
sentir peser sur soi les yeux des gens derrière les
fenêtres, affronter la ville détestable à ras les trottoirs ;
et, attelée à une somnolence d'hibernée, je
guettais soupçonneuse le jour reprendre ses droits en
noir et blanc
— avec la certitude que, partout ailleurs, il
savait les reprendre en couleurs !

Le troisième matin, derrière les carreaux au réveil,
une curieuse débandade d'énormes flocons, une
bousculade gaie après toute cette pétrification grise !
Boucles et vrilles, culbutes : on croit les entendre
rire dans leur chute en se bousculant !

Et le tournis si l'on se met en tête de les suivre à la trace de haut en bas pendant quelques minutes, ce gros là, bien gras?... déjà disparu, dissous dans le sol, la mort au bout du vol, l'écrasement s'élancer, ébauche de forme, se déverser du haut du ciel, sublime voltige — au risque de disparaître ?

Un petit garçon sous son capuchon vert, comme un gnome sur le trottoir (a-t-il même un visage?) un petit garçon sans visage, quelques parapluies qui se hâtent, une neige d'opérette, crâlées de corneilles, — sonnerie du téléphone: Maurizio.

Et les seules paroles qui me reliaient au monde étaient aussi mascarades verbales. Était-ce à cause de moi que tout sonnait faux ou à cause de la ville, déjà ?

Je disais: tu me manques, Maurizio...

Je faisais de Maurizio l'acteur principal de ces tréteaux vides où le rideau était levé depuis longtemps, j'attendais sa première réplique avec impatience: qu'il dise quelque chose d'important, quelque chose qui donne vie au décor!

Car, pour la première fois, m'apparaissait le contour de ce manque en moi,

l'absence de quelque chose d'essentiel, et c'est là que je commis déjà ma première erreur,

puisque, sur le moment, je crus que c'était l'absence des miens,

de ma mère, de Maurizio surtout, qui était la cause de ce sentiment de manque, de cette levée d'absence dans mon ventre...

Je donnais au manque le visage de Maurizio, ce qui, je ne pouvais le savoir, compliquerait singulièrement les choses ; si au moins j'avais pu comprendre que je croyais l'aimer davantage uniquement parce qu'il n'était pas là...

Mais le déracinement, du moins c'est ce que je pensais, cognait trop dur dans ma tête ; j'étais, c'est ce que je croyais, plus marquée par le changement que ce que j'avais imaginé

— et peut-être, après tout, était-ce bien cela, le choc du changement, qui avait lancé dans mon corps cette première vibration qui allait s'amplifier, plus tard, en un long frisson courant le long de l'échine...

En attendant,
j'étais muette devant ces jeux de brouillards se travaillant au ventre, faisant vaciller tout le paysage au rang de lémure, les squelettes des sapins brassant la brume de leurs basses branches, ces ombres me travaillant au corps et m'y enfonçant l'insoutenable sensation de la dissolution des mots dans l'espace, de l'enfoncement dans le sol, à fonds perdus, de la parole...

Car ce que je voyais de mes fenêtres, ces projections grises, cette géométrie de perpendiculaires, ce théâtre d'ombres et de brouillards, cette mise en scène grotesque de flocons trop gros pour être vrais, ces écoulements dans les grilles,
ce tout blanc ou ce tout noir qui, par capillarité, mouille la forêt,

cet immobilisme tragique, les traits accusés du
paysage, ce chœur wagnérien de pluies amplifiées,
— tout cela, c'était certes le monde dans ses
derniers retranchements, tentant de masquer au plus
pressé son effondrement intérieur,
mais plus encore ?
C'était, malgré ses artifices, le monde démasqué,
dépouillé de l'illusion du langage ! Le symbole, sous
mes yeux, le symbole grossier de l'économie extrême
du fond de la parole et de l'incessante dévastation de
la forme...

Et le manque,
je mis tellement de temps à comprendre ces choses
simples,
y était aussi : il aurait suffi de faire déferler sur ce
pauvre décor un flot de beaux mots, de discours
attendris et habiles, l'inonder de paroles pour en
dérober, une fois de plus, le pitoyable...
Mais voilà, le manque était là et cette fois — ai-je
bien saisi à ce moment-là toute la portée de cette révé-
lation ? — plus personne ne se livrait pour moi à une
quelconque opération de travestissement verbal !
Ici, j'étais seule et je n'avais pas de parole à moi.
J'avais cru emporter la leur avec moi dans mes baga-
ges, celle dont ils tartinaient généreusement de
larges tranches de monde pour moi depuis ma nais-
sance, celle dont ils me nourrissaient sans relâche
depuis toutes ces années, et je voyais qu'elle n'avait
pas suivi et que, de toute façon, ici, elle n'aurait
servi à rien, comme si l'on arrivait avec des habits
d'été au Groenland...

Je n'avais donc pas de parole à moi. Là-bas, la leur et maintenant je n'en avais pas. J'étais dépossédée comme le paysage

— et il m'avait fallu attendre toutes ces années pour échouer sur le bord de moi-même, dans ce lieu inconnu où il me faudrait, c'était une certitude déjà, remonter toute seule la pente de la parole...

Voilà que l'hiver, vidangeant ses entrailles, emportait dans son écoulement les déchets des vieilles paroles déposées par les miens depuis des générations,

les miens qui ne savaient pas,
qui ne savent sûrement toujours pas,
que l'habitude en gestes et en paroles, que toute habitude est déficit au fond de soi.

Sous les crâlements des corneilles (qui étaient sous mes fenêtres à rouspéter toujours sur le même ton, puis front bas, pattes bien tendues sous elles, à se lancer pour traverser une portée de ciel, butées et râleuses, comme je les détestais !) je commençais à prendre conscience de l'étendue de la perte qui me tourmentait déjà certainement en sourdine, tentant d'attirer discrètement mon attention depuis longtemps ; et moi qui n'avais rien remarqué jusque là, j'avais continué à avancer sur leurs traces sans broncher, je n'avais pas vu que cette perte irréversible ne cessait de gagner du terrain, ouvrant toujours plus la porte au manque en sous-sol

— et leurs paroles, toujours, venaient se poser par-dessus et le masquaient...

Et maintenant,
je n'y pouvais rien : ce sentiment de perte, d'absence,
ce vide intense, ce manque, étaient ensemble debout
dans le gris petit jour, sous mes fenêtres, au creux de
mon oreiller, épiçant ma nourriture, devant mes
yeux, formes au travail dans l'horrible putréfaction
liquide du printemps en marche, ils se pavanaient
devant moi, remontant l'escalier, pressant contre ma
porte, s'imposant dans l'entrée.

Et moi, sans voix devant eux, sans parole.

Démunie.

Le troisième jour, il me manquait même les mots,
pour me dire qu'il me faudrait de toute urgence me
refaire une parole... Je guettais tout le jour la ville
s'extirpant du cocon laiteux de l'hiver, toujours peu
décidée à lui donner une chance de se faire aimer : je
ne voulais rien savoir d'elle, ni façade, ni parc, ni
fontaine, ni vitrine, ni visages.

Mais le quatrième jour me fit faire un petit pas en
avant.

La solitude emmène parfois de bien curieuses choses
dans ses bagages...

Qui parle ici ? dit une voix dans ma cuisine...

Qui parle ici ? Était-ce moi qui parlais ? Oui, c'était

ma voix, et j'avais de la peine à la reconnaître!...
Mais j'avais donc une voix à moi qui n'était pas celle
haut perchée de la petite Iona?

Et c'est de cette mince faille sonore dans la paroi de
la cuisine que ma parole allait suinter, froide, hésitante
d'abord,

combien de temps s'était-elle retenue dans la pente
raide avant de se mettre à goûter?

Alors,

la voix dans la gorge m'a poussée dehors.

Une calotte bleue s'était ouverte dans le ciel gris et
j'y suspendis mon regard. Mais ce n'était toujours
pas vers la ville que j'allais : les lèvres encore serrées,
vers la forêt...

Les restes du banquet que l'hiver quittait en renversant
la table s'étaient répandus sur la nappe souillée
de la vieille neige et c'était une confusion d'écailles
de pives brunes et rouille, de roses et fines aiguilles
de pin, miettes de lichen gris et vert, de brindilles,
de barbe et de mousse humides, de crin, de cheveux
d'ange qui s'était coiffé là... De bris d'insectes,
d'araignées à demi résignées à ne plus avancer, des
bâtonnets tremblés, de petites feuilles presque roses,
toutes fripées d'avoir trop tourné dans les bourrasques
et, par-dessus tout cela, d'un coup : un empan de soleil !
En même temps, cette bouffée de sang dans la tête,
cette bouffée de larmes dans la gorge

— quelle digue brise-t-il en brillant ?

À peine le bruit d'un verre qui se casse et cette poussée
de voix d'eau hors des lèvres forcées à s'entrouvrir
enfin sous les ondulations de la langue, je m'en-

tends dire quelque chose, à peine le souffle d'un
soupir trop longtemps rentré

— pourquoi, pourquoi, dit ma voix à peine née,
pourquoi faut-il toujours que l'hiver finisse en
printemps?

L'oiseau, en dessus, l'oiseau secoue ses ailes comme
un chiffon d'où tombe une poussière grise et
s'envole...

L'air m'avait ravivée et, sitôt rentrée, j'écrivis avec
un orgueil démesuré le premier vers de mon premier
poème! Je ne savais pas ce qui m'arrivait. Je me
sentais à la fois complètement vide et capable de
grandes choses. Peut-être que j'éprouvais pour la
première fois le poids de l'enveloppe de mon être. Je
ressentais enfin la nécessité de l'épaisseur. Je me
sentais en partie justifiée par cette première parole
cueillie au vol entre les pattes du soleil. Je savais
confusément qu'elle était le début d'une longue
quête faite de ratures et de bégaiements; comme
pour tant d'autres, partir à la recherche de sa parole
prendrait du temps, beaucoup plus de temps que
d'écrire le premier vers de mon premier poème, mais
je me sentis capable, en ce court instant, de la
meilleure bonne volonté au monde!

Pourtant, les autres remuements épars en moi, la
nature de la perte cette absence charnelle, les vraies
causes de mon départ n'étaient, pour l'heure, qu'une
image indéchiffrable dans la cuve; le révélateur met-
tait du temps à faire son effet.

Il prendrait encore des mois.

Voilà comment débuta mon séjour dans cette ville
qui sortait à peine du bidon de fer de l'hiver,
mouillée et grise comme une vieille serpillière,
voilà comment précommence cette histoire :
dans un terrible vide,
dans un terrible tourment.
Dans le souffle d'une voix.